

André Major ou... la couleur d'une vie

Sylvie Dufour

Numéro 64, automne 1996

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/21182ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Dufour, S. (1996). André Major ou... la couleur d'une vie. *Nuit blanche*, (64), 46-49.



André Major ou...

la couleur d'une vie

photo : Ronald Maisonneuve

André Major

Entretien réalisé par
Sylvie Dufour

Imaginez une montagne recouverte par la forêt quelque part entre Saint-Calixte et Sainte-Julienne, deux petits villages de la région de Lanaudière. Dans la forêt, un vieil homme silencieux coupe du bois avec, à ses côtés, un jeune garçon émerveillé de tant de dextérité. De ce grand-père, André Major dira qu'il est l'une des personnes qui l'ont le plus marqué. « Parce qu'il était très vieux, j'ai longtemps cru qu'il était immortel. Et que moi aussi je l'étais. Sa mort m'a donné un grand choc. Une illusion venait de tomber. »

Un choc encore plus grand l'attendait le jour où, à 17 ans, une sœur de son père lui avoue que sa grand-mère est amérindienne, ce qui mit son père dans une colère telle que ce n'est que trente-cinq ans plus tard qu'ils pourront en reparler calmement. « Je leur en voulais d'avoir honte de la vérité. Ma mère, de son côté, cachait le fait qu'elle n'avait pas été à l'école, et elle avait un gros complexe d'infériorité, d'autant plus que mon père enseignait. Les adultes de l'époque ne parlaient pas à leurs enfants et les enfants ne posaient pas trop de questions. C'est ainsi qu'on devient étranger à ses parents, surtout quand on est adolescent. »

N'oublions pas qu'à l'époque, l'histoire du Canada des manuels scolaires apprenait aux jeunes enfants par essence impressionnables, que les « sauvages » étaient des méchants ! « Déjà, ma mère n'était pas canadienne-française, alors en plus mon père n'était pas, lui non plus, un bon descendant de Français comme tout le monde ! » La honte de son père pour ses origines métisses le trouble et l'humilie. Mais il doit reconnaître que, lui aussi, en a honte. L'image grossière et chargée de préjugés qu'il en a le forcera à s'intéresser à la question amérindienne et à vouloir comprendre. De lectures en réflexions, il a tranquillement cheminé jusqu'à l'acceptation de ses origines. Ce qui l'empêchera d'avoir une attitude simpliste en 1990, lors de la crise d'Oka. « On n'a pas le droit de dire et même de penser qu'ils sont des privilégiés au Canada sous prétexte qu'ils ne paient pas de taxes, je trouve ça ridicule et surtout réducteur. » Son extrême sensibilité, particulièrement face aux marginaux, aux démunis et aux laissés pour compte de la société est probablement tributaire de ces mêmes racines amérindiennes, dira-t-il. « La nature humaine me déçoit un peu. Mais j'équilibre les choses parce qu'en même temps qu'il se trouve des gens capables des pires choses, d'autres s'acharnent à soulager la misère. N'empêche que la vie est injuste. Pourquoi certains sont gâtés par la nature ; beaux et intelligents, ils sont appréciés de tous, et pourquoi d'autres, affligés d'une disgrâce quelconque, passent souvent inaperçus ? Pourtant, ils vivent des choses incroyablement difficiles justement à cause de cette disgrâce et doivent se battre beaucoup plus fort. Je me sens beaucoup plus proche d'eux. »

Écrire pour respirer

De sa mère écossaise, il a hérité d'une émotivité à fleur de peau, lourd tribut pour le jeune garçon rêveur qu'il était.

« Il quittait l'atelier où il vivait depuis qu'il avait mis fin à ses études et il descendait errer dans les rues avec une gourmandise insatiable, flairant les odeurs, dévorant les visages, un vrai loup, mais rien ne le satisfaisait vraiment, comme s'il n'arrivait pas à saisir la vie telle qu'elle était, et c'était cette faim qui le ramenait chez lui où il se remettait à l'œuvre en espérant y trouver une image de la vie, rien de plus. Mais tout ce qu'il arrivait à extraire de sa chair, c'était ce même visage obsédant qui lui révélait sa propre terreur. »

La folle d'Elvis, p.42-43.

« J'aurais dû t'appeler, dit-il, mais je me sentais mal, et je me suis endormi... »

« - Qu'est-ce que tu as décidé ? demanda-t-elle. »

« - À quel sujet ? »

« - Réveille-toi ! La maison. »

« - La maison', répéta-t-il, l'air perdu. »

« Elle le toisait, prête à l'affrontement. Il n'y avait pas vraiment réfléchi ; pire même, sa pensée avait fait une embardée, une fugue dans un monde inconnu, et la maison était loin maintenant. Hors de question, pour tout dire. C'était un sujet qui revenait sur le tapis une ou deux fois par semaine. Un exutoire, pensa-t-il. Et ce soir, parce qu'elle lui en voulait, ils allaient sûrement en discuter jusqu'à épuisement. Allait-il céder par lassitude, remords ou faiblesse ? L'idée d'une maison lui avait déjà plu : ce serait le lieu où s'épanouirait la tendresse qu'il sentait germer en lui après six ans de vie commune. Que s'était-il passé pour que la maison lui fasse aussi peur que la mort ? La tendresse n'avait pas germé, pensa-t-il, elle s'était tapie au fond de lui, dans la promiscuité des secrets bien gardés et des vieux rêves auxquels il n'était plus question de renoncer. C'était peut-être cette tendresse-là qui lui laissait entrevoir les charmes du désert vers où s'exilait son âme depuis le matin. »

La folle d'Elvis, p. 29.

Parce qu'il devait vivre et composer avec cette sensibilité exacerbée, la vie imaginaire a été un exutoire magique. « Enfant déjà, la réalité m'étouffait ; alors l'imagination est devenue mon oxygène. Jeune, à 6 ou 7 ans, je rêvais d'être missionnaire, de partir et de conquérir d'autres continents. Et écrire, c'est comme partir. »

Le mot est lancé. Ses premiers écrits datent de la dure époque des compositions françaises. Toujours en deux copies : la vraie pour lui et une à la maîtresse pour avoir une bonne note. Il a d'ailleurs gardé ses cahiers de « vraies » compositions jusqu'à son entrée au collège. Il a 12 ans et veut tellement étudier qu'il choisit le collège pour devenir prêtre. « À la maison, il n'y avait pas de livres mais mon père, pour meubler le salon, s'était abonné à *L'encyclopédie de la jeunesse* et à *Pays et nations*. J'avais l'impression qu'à Montréal il n'y avait pas grand-chose à voir et qu'il fallait partir pour découvrir d'autres choses. L'Antiquité m'intéressait, l'idée de faire du grec et du latin me stimulait. Et, chose très importante, ça me permettait de devenir missionnaire et... de partir. » Il se convainc donc qu'il a la vocation, parce qu'à l'époque, le salaire de son père instituteur, inférieur à celui des ouvriers du « faubourg à m'lasse », le quartier où ils demeurent, ne lui aurait jamais permis d'oser même espérer étudier un jour. « De plus, ça faisait plaisir à ma mère d'avoir un prêtre dans la famille parce que les curés disaient que si une mère donnait un de ses fils à l'Église, cela lui garantissait une bonne place au ciel. » Mais l'appel de Dieu tarde à venir, André ne s'est jamais senti prêt à demeurer célibataire toute sa vie. De plus, comble de malchance, pour avoir publié et vendu illégalement *Liberté étudiante*, un journal clandestin, dans la cour de l'école, il se fait mettre à la porte du collège. Il doit donc tout avouer à ses parents. Son père prend bien la chose mais pour sa mère, c'est une trahison terrible.

Point de curé, point de salut. Nous sommes à l'automne 1960. Rappelons-nous le contexte social et religieux très particulier de cette époque !

Le temps du militantisme

André Major a toujours lu. De tout, partout. Il suit l'actualité politique dans les journaux, il dévore les romans d'aventures avec arrière-plan politique, il connaît bien l'histoire du Canada et du Québec, celle des Patriotes aussi. Très jeune, dès l'âge de 14 ans en fait, il est



photo : Josée Lambert

André Major

« Bien que ça n'eût servi à rien, il aurait voulu lui dire que c'est à la beauté qu'on se raccroche toujours – celle d'un paysage, d'un livre ou d'une musique –, mais qu'elle n'est jamais aussi bouleversante que chez un être vers qui la passion vous jette. Yvan s'était évanoui dans la pénombre qui succédait au crépuscule printanier. Le chant monotone des grenouilles le retenait sur son banc, tout au plaisir diffus de se sentir lourd et lent comme le temps lui-même, qui n'était sans doute rien d'autre que la sourde respiration de la terre. Et la nuit le surprendrait là, tandis qu'il remuerait les braises du bout ferré de son bâton et que la fraîcheur de l'air lui humecterait la peau. »

La vie provisoire, p. 206-207.

« Peu après Pâques, forcée par la crue du torrent, la glace du lac se fractura avec une plainte qu'assourdissait la neige de la veille – la dernière, espérait-il sans y croire. Du pavillon calfeutré il entendait les eaux brunes déborder de leur lit rocaillieux en crachant sur leur parcours une écume rageuse. C'était un appel auquel il répondait d'autant plus volontiers qu'il n'y avait plus d'intimité qui tint, comme si la vie se trouvait un peu partout, disséminée au hasard à la manière du pollen, et qu'il devenait urgent d'en repérer la mouvance vertigineuse. Il y avait encore, sous les bosquets, des îlots de neige poreuse, mais la terre ramollissait sous les pas en exhalant des odeurs fangeuses qui annonçaient une germination imminente. »

La vie provisoire, p. 197.

indépendantiste. « J'écrivais pour dénoncer, pas pour écrire. » *Liberté étudiante*, tout en dénonçant la place trop grande de l'Église dans la société, prônait un État laïque et indépendant. Il s'inscrit à l'Alliance laurentienne, le tout premier mouvement indépendantiste qui a vu le jour en 1956. Avec le recul des années, il abandonne son côté missionnaire, réalisant qu'on peut se tromper et, par le fait même, tromper les autres. Il se demandera même « de quel droit peut-on essayer d'influencer quelqu'un dans ses choix alors qu'il y a des choses auxquelles l'on croyait fermement il y a vingt ans qui n'emportent plus notre adhésion ? » Bien sûr, il a été très militant, jusqu'à faire du

porte à porte en 1980. Ce sera l'attitude tellement arrogante des nationalistes vis-à-vis des Autochtones pendant la crise d'Oka qui lui fera renvoyer sa carte de membre du parti. « J'étais euphorique le lendemain. J'avais l'impression de redevenir un homme libre. Pourtant, j'avais adhéré librement au parti, mais cela avait fini par me peser. » Il ne sera plus jamais membre de rien parce que, affirme-t-il, il a compris que le travail d'un intellectuel est de demeurer au-dessus des considérations partisans.

L'écriture : ultime recours

Écrire est pour moi une épreuve, dira-t-il le plus sérieusement du monde. Coucher sur papier la vie qu'il y a en soi à partir de son expérience est un processus extrêmement exigeant émotivement. Il faut souvent attendre que la vie apporte quelque chose de nouveau. Pour que les choses se déposent et que le vécu devienne nourrissant, qu'on puisse y puiser pour écrire, ça prend forcément du temps. Très curieusement, André Major se compare à une éponge : placé dans un milieu donné, il va absorber ce milieu jusqu'à ce que, trop imbibé de la vie, des émotions et de l'activité de ce milieu, il éprouve le besoin de presser l'éponge et d'en rejeter le surplus. Il sent l'urgence d'écrire lorsque lui vient la désagréable impression que plus rien de nouveau ne

André Major
LA VIE PROVISOIRE
Boréal, Montréal, 1995, 234 p. ; 19,95 \$

La vie provisoire a pour personnage principal un homme dont nous ne savons jamais le nom. En ouvrant le livre, nous entrons directement et brusquement dans sa vie, alors qu'il se trouve en République dominicaine pour faire le point sur lui-même et s'interroger sur la double rupture à laquelle il est confronté. Il y a, d'abord, la rupture entre lui et sa femme, mais ensuite, et surtout, celle qui se produit en lui, la première n'étant que le prétexte à la seconde. C'est avec son passé qu'il tente de rompre, et avec l'homme qu'il était devenu, celui qui correspondait aux attentes de sa femme. Le roman constitue donc le moment de transition entre l'ancien personnage et le nouveau, qui ne se connaît pas encore vraiment lui-même, et pour qui « tout est devenu provisoire ».

Entre le rejet de ce qu'il était et l'affirmation de ce qu'il devient, l'homme cherche à donner un sens *provisoire* à sa

lui parvient du milieu où il se trouve. « Je peux très bien vivre sans écrire pendant une longue période. Il s'est quand même passé sept ans entre mes deux derniers livres, *L'hiver au cœur* et *La vie provisoire*. Mais infailliblement, à un moment donné, ça me manque et je ressens une urgence. C'est comme une maladie. J'attends que les symptômes soient là et alors, je dois absolument écrire. Ça devient une question d'équilibre et d'hygiène mentale. »

La vie provisoire (1995), son petit dernier, mais aussi *L'hiver au cœur* (1987) sont les livres les plus personnels qu'il ait écrits. Au début, dit-il, on est plus influencé par des choses extérieures à soi, mais en vieillissant, à mesure que s'installe une certaine maturité, on devient de plus en plus soi-même et ce que l'on écrit de plus récent correspond plus à notre vraie personnalité, à nos préoccupations les plus profondes. *L'hiver au cœur* était son dernier livre, croyait-il, mais la vie nous entraîne toujours vers autre chose. « Un livre, c'est souvent le point sur tes dernières expériences. Et un écrivain est un peu comme un peintre qui a besoin d'ajouter un coup de pinceau afin d'améliorer son tableau. On a toujours besoin de corriger l'univers tel qu'on l'avait imaginé à un moment donné parce que notre expérience change, notre regard se transforme. »

C'est de cette inlassable transformation de sa vision du monde et de la vie,

sens qui s'inscrit dans un mouvement vers la nature et la recherche de la femme. La transition qui s'effectue dans le roman est en effet ponctuée de rencontres : il y a Esperanza, au prénom évocateur, Leila et enfin Luce, médecin d'un petit village. D'une femme à une autre, et malgré la tentative de « guérir du dérisoire besoin de sentiments durables », le désir reste constant et vient sans cesse bouleverser le fragile équilibre que le personnage tente de construire. Entre la fuite, l'errance et le provisoire, reste donc toujours l'idée de la femme.

L'écriture de l'auteur, parfois elliptique, comportant de nombreux retours vers le passé, des réflexions et des explications, se prête bien aux thèmes abordés. Le style d'André Major demeure simple, classique, et le récit est, somme toute, assez banal, s'attardant souvent à la quotidienneté ; malgré cela, on se laisse prendre par la narration. Aucune innovation sur le plan de la forme, mais une ouverture sur un univers qui invite à la dérive...

Anne Martine Parent

qu'est né *La vie provisoire*, livre d'une rare sensibilité dont le propos est justement cette notion de provisoire, l'idée même de durée qui est, en soi, illusoire. L'omniprésence du provisoire en toutes choses, la précarité de l'existence finalement l'ont beaucoup préoccupé ces dernières années. « Tu vois tes enfants vieillir, ils deviennent des adultes. La famille est une structure qui dure d'une certaine façon mais les rapports changent, les enfants ne font plus partie de ton environnement immédiat. En un sens, tu te retrouves orphelin de tes enfants. Alors tu réalises que la vie a passé, et très vite; on était un tout, on devient des parties de ce tout, les enfants reconstituent un petit tout à côté et prennent leurs distances. » Le fragile et l'éphémère ont rejoint André Major, et son dernier livre en est imprégné. *La vie provisoire* raconte le désarroi d'un personnage au bord de la retraite qui constate la fragilité des choses tout en essayant de s'y adapter, mais le processus est douloureux parce qu'il remet en question et ses rapports humains et les changements qui les accompagnent. Étrangement, les réactions les plus profondes face à *La vie provisoire* sont venues plutôt des jeunes adultes que des gens de son âge. « C'est intéressant et

curieux. Au départ, je pensais exprimer une sorte de conscience liée à l'âge du personnage. En y réfléchissant bien, les jeunes sont déjà obligés de regarder les choses avec ces yeux-là et deviennent plus vite conscients de cette précarité. La notion de durée, l'impression de construire quelque chose n'ont pas le même sens pour eux que pour nous. »

Pour André Major, se mettre à l'écriture, c'est entreprendre une thérapie. Il est persuadé que lorsque l'on exprime des choses avec une certaine profondeur, on liquide des émotions négatives, on se vide d'un mal qui pourrait nous ronger s'il n'était pas exprimé. L'écriture est une activité très libératrice. Et toujours surprenante « parce que certaines personnes lisent ton livre en s'accrochant à des détails. Des choses que tu as mises là pour créer une atmosphère vont devenir les plus importantes. Ça me fait peur parfois parce que je m'aperçois que même si, en principe, écrire c'est aller vers une meilleure communication, les malentendus existent toujours et la communication, curieusement, ne s'établit pas nécessairement avec les lecteurs professionnels. À preuve, il m'est arrivé, dans une librairie, de rencontrer quelqu'un qui avait perçu dans une toute petite phrase

ce que personne n'avait vu avant. Ça m'a encouragé parce qu'en fin de compte, c'est pour les lecteurs que l'on souffre autant lorsque l'on écrit. » **NS**

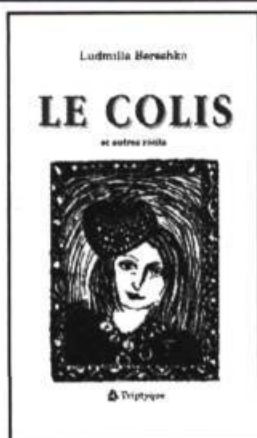
André Major a publié : *Le froid se meurt*, Atys, 1961 [épuisé]; *Holocauste à deux voix*, Atys, 1961 [épuisé]; *Nouvelles*, avec Jacques Brault et André Brochu, Cahiers de l'AGEUM, 1963 [épuisé]; *Le cabochon*, Parti pris, 1964 et « Typo », L'Hexagone, 1989; *L'épouvantail*, Le Jour, 1964 et « Québec 10/10 », Stanké, 1980; *Félix-Antoine Savard*, « Écrivains canadiens d'aujourd'hui », Fides, 1968 [épuisé]; *Le vent du diable*, Le Jour, 1968 et « Québec 10/10 », Stanké, 1982; *Poèmes pour durer*, du Songe, 1969 [épuisé]; *Le désir/Le perdant*, « Répertoire québécois », Leméac, 1973; *Une soirée en octobre*, « Théâtre », Leméac, 1975; *L'épidémie*, Le Jour, 1975 et « Québec 10/10 », Stanké, 1980; *Les rescapés*, Quinze, 1976 et « Québec 10/10 », Stanké, 1981; *La folle d'Elvis*, Québec/Amérique, 1981 et « Québec 10/10 », Stanké, 1988; *L'hiver au cœur*, XYZ, 1987 et Bibliothèque québécoise, 1992; *Histoires de déserteurs (L'épouvantail/L'épidémie/Les rescapés)*, Boréal, 1991; *La vie provisoire*, Boréal, 1995.

TRIPTYQUE



Jean Forest
ANATOMIE DU QUÉBÉCOIS
Études
341p., 25\$

L'anatomie du québécois, c'est son vocabulaire! Non celui qu'il partage avec le français. Celui qui, au contraire, le révèle du premier coup d'œil. Jean Forest a voulu en présenter les traits les plus saillants tant à l'amateur de québécois qu'au professeur de français, depuis le secondaire jusqu'à l'universitaire. Et bien au delà!
En gros un manuel qui se lit comme un roman.



Ludmilla Bereshko
LE COLIS
et autres récits
152 p., 18\$
Traduit de l'anglais par
Pierre DesRuisseaux

«Quand derrière l'histoire d'une poignée de personnage se cache celle d'un peuple, il y a des chances qu'elle dévoile aussi l'histoire du monde... L'histoire du *Colis* m'a émue et ravie.»
Antoine Maillet



Pierre Gélinas
LA NEIGE
Roman
214p., 20\$

Dans une intrigue politique et policière opposant les pouvoirs officiels à une organisation révolutionnaire, l'auteur montre remarquablement comment et pourquoi une telle organisation trouve les conditions de son émergence et de sa montée dans un climat social malsain. S'y trouvent canalisées toutes les ambitions les plus légitimes liées à un authentique désir de justice sociale et les plus sombres fondées sur d'obscurs besoin de vengeance.



Daniel Mativat
LE MÉTIER D'ÉCRIVAIN AU QUÉBEC
(1840-1900)
Pionniers, nègres ou épiciers des lettres
512p., 40\$

Daniel Mativat passe en revue les divers appareils institutionnels que les gens du livre ont mis sur pied pour faire en sorte que l'écrivain puisse un jour espérer vivre de sa plume. Une superbe leçon d'histoire dans laquelle s'entremêlent les discours institutionnels, les inventions technologiques, les impératifs économiques et les transformations sociales.

2200, rue Marie-Anne Est, Montréal (Océan) H2H 1N1
Tél. et téléc.: (514) 597-1666